

Les monuments de la nation littéraire.

Narration auctoriale et mise en scène de la littérature dans l'espace public.

Mon objectif ici est de mettre en évidence la manière dont le discours sur les écrivains se confronte, se mêle à, voire tend à se confondre avec un discours sur les territoires à mesure que la figure auctoriale est identifiée comme un biais possible de valorisation des lieux. Il s'agit aussi de montrer comment s'organisent, dans l'économie de la figure auctoriale telle qu'elle apparaît dans l'espace public, les tendances à l'autonomie et à l'hétéronomie de la littérature au regard du champ politique. En effet, les monuments littéraires ne peuvent être érigés qu'à l'issue d'un processus collectif déterminant leur nature, leur emplacement et leur opportunité par rapport au reste de l'environnement urbain visé. Enfin, l'enjeu est aussi de montrer comment l'hommage à l'écrivain dans l'espace public s'est transformé, de la représentation (didactique) à l'évocation (esthétique).

Je me suis attachée pour cela à l'étude d'environ deux cents monuments¹ répartis sur un siècle, de l'époque de la « statuomanie » repérée par Maurice Agulhon à ce que l'on pourrait appeler à présent la plaquomanie et au renouvellement de la commande publique engagé par la politique culturelle de Jack Lang sous François Mitterrand. Le corpus envisagé est donc assez hétéroclite, car les sources pertinentes pour apprécier cette évolution sont multiples : discours porté par le monument lui-même (explicité par la scénographie d'une maison d'écrivain, illustré par l'apparence d'une statue, inscrit plus directement sur le monument), discours superposé au monument lors d'une inauguration (par un pair de l'écrivain ou par une personnalité locale), œuvres littéraires produites à l'occasion de l'inauguration pour les monuments de grande ampleur réclamant souscription, en particulier. Je privilégierai, sans m'y limiter, les documents relatifs à l'inauguration ou à la cérémonie publique, moment privilégié d'une explicitation du geste commémoratif, qui mêle développement d'une narration auctoriale *ad hoc* et explicitation (ou création) du lien entre l'écrivain et le territoire, et par conséquent entre la littérature et le champ politique.

À travers cette étude, je souhaite montrer que l'évolution formelle de ces implantations territoriales de la littérature n'est pas seulement l'effet d'une transformation des représentations plastiques, mais plus profondément le signe d'une modification des rapports entre narrations auctoriales et valorisation des territoires, c'est à dire entre champ littéraire et champ politique. Je procéderai de manière chronologique, bien qu'il faille d'emblée souligner ce qu'une telle perspective a d'insatisfaisant : cette progression n'est ni stricte ni exclusive d'autres logiques.

1870-1920 : La littérature mise au pas

Les années et décennies qui suivent la défaite de Sedan sont marquées par le souvenir de l'invasion allemande, bien sensible certes dans la production littéraire, mais aussi dans le regard que porte la société sur le fait littéraire. Il en résulte de multiples tentatives de mise au

¹ Ces monuments sont présentés dans la base de données [Monuments littéraires](#), constituée dans le cadre du projet de recherche *La littérature dans l'espace public* (RFI Tourisme, Région Pays de la Loire/L'AMo/LS2N, 2018-2020). Les discours d'inauguration des monuments, qu'ils soient édités en volumes ou en ligne (sur le site de l'Académie française, entre autres), sont référencés au sein des fiches consacrées aux monuments.

pas de la littérature dans le cadre d'une critique du romantisme comme affaiblissement moral. Par conséquent, la littérature est surtout célébrée dans une perspective utilitariste

Narration auctoriale et engagement patriotique

On note d'abord de la persistance d'un culte des héros nationaux, de la défaite de Sedan à la veille de la Première Guerre mondiale : les discours d'inauguration sont placés sous le signe du patriotisme, qui oriente aussi le choix des écrivains représentés. La littérature est d'abord célébrée en tant qu'instrument d'un combat idéologique et moral, c'est-à-dire selon une conception hétéronome de l'écriture et de la lecture. Chose étonnante, cette conception de la littérature est souvent portée par des orateurs appartenant aux écrivains que Gisèle Sapiro appelle les « notables³ », et qui se reconnaissent d'ordinaire dans un discours critique dépolitisé et non militant. De fait, en cette période marquée par le souvenir de Sedan, le patriotisme ne constitue pas un élément de discours clivant. Cette conception de la littérature qui fait de l'écriture un moyen d'action politique récupère en priorité le XIX^e siècle, à travers le souvenir de Chateaubriand et celui de Lamartine. Les hommages rendus à Victor Hugo, par comparaison, semblent faire plus de place à la dimension lyrique de l'œuvre qu'à la littérature de combat. Chateaubriand et Lamartine sont ainsi célébrés comme acteurs de l'histoire nationale : la « plume » de l'un « valut une armée⁴ », et l'autre est présenté comme un héros à qui la mort épargna de voir l'invasion allemande⁵ -- les deux inaugurations sont rapportées à une menace, ancienne et présente, celle des « pas de l'étranger » qui font trembler le sol où reposent les morts.

La faveur est ensuite donnée à ceux qui ont fourni au répertoire national une œuvre à la gloire de la patrie. La recherche d'un canon littéraire de combat motive d'ailleurs quelques exhumations, comme celle de Henri de Bornier, prédécesseur d'Edmond Rostand à l'Académie française, qui en 1912 se voit honorer dans sa ville natale par une statue à la gloire de son unique succès, *La Fille de Roland*. Dans le discours d'inauguration prononcé par Jules Claretie, Henri de Bornier est pour ainsi dire fait chevalier : « écrivain sans peur et sans reproche », il est comparé à la fois à Bayard et à Roland pour avoir, par sa pièce, « sonn[é] la diane dans l'ombre des années funestes ». Mais le plus grand compliment que lui fait Claretie est une citation de Victor Hugo évoquant Casimir Delavigne :

« Et je me rappelle, en songeant au noble et puissant auteur de cette Fille de Roland qui fut comme un coup de clairon sonn[ant] la diane dans l'ombre des années funestes, ce que le grand poète Hugo disait en parlant de l'auteur des Messéniennes à l'Académie française :

— Heureux le poète qui a consolé sa patrie ! Béni soit le fils qui a consolé sa mère ! »

L'éloge patriotique, souvent malaisé, tourne parfois à vide et se réécrit, plutôt qu'il ne s'invente. C'est d'ailleurs aussi à un éloge de Victorien Sardou par Victor Hugo que Raymond Poincaré emprunte l'idée d'une œuvre parvenue à « refaire l'âme républicaine⁶ » pour son discours d'inauguration du monument de 1924⁷. *La Franciade* inachevée vaut à Ronsard un hommage⁸ au sein duquel il est présenté comme un poète refusant de s'enfermer

³ Gisèle Sapiro, « Formes de politisation dans le champ littéraire » dans *Formes de l'engagement littéraire*, dir. Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz, Lausanne, Antipodes, 2006, p.118-130, 2006, en particulier p. 122 *sqq.*

⁴ Paul de Noailles, « Inauguration de la statue de Chateaubriand, à Saint-Malo », 1875, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-de-la-statue-de-chateaubriand-saint-malo-0>

⁵ Paul Deschanel, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Lamartine, à Bergues », 1913, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-lamartine-bergues-0>.

⁶ Jules Claretie, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Bornier, à Lunel », 1912, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-henri-de-bornier-lunel>.

⁷ Victor Hugo à Victorien Sardou, Hauteville House, 31 mars 1869.

⁸ Raymond Poincaré, « Inauguration de la statue de Victorien Sardou, à Paris », 1924, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-de-la-statue-de-victorien-sardou-paris-place-de-la-madeleine>.

⁹ Auguste Barbier, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Ronsard, à Vendôme », 1872, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-de-la-statue-de-ronsard-vendome>.

dans la contemplation, habité par la « fibre patriotique⁹ », et dont le statut de courtisan est pardonné au nom des vers « touchants » qu'il a consacrés à sa province ravagée. L'allégorie historique est largement explicitée dans la dernière partie du discours, qui vise à mobiliser les auditeurs en faveur d'une renaissance nationale.

En dehors de ces éloges qui ciblent les épopées nationales, la pression de l'actualité politique donne parfois lieu à de simples ruptures de ton et, pour reprendre la métaphore camusienne, à quelques *embarquements* forcés après-coup. L'exaltation patriotique s'invite ainsi dans des éloges d'ordinaire dominés par des considérations esthétiques : alors que Jules Claretie célèbre en Musset le poète de l'amour et du rêve, François Coppée, à l'occasion de la même inauguration, fait l'éloge du poète de « L'Espoir en Dieu », un poète « bien de notre race, de la vieille France des aïeux, croyante et guerrière¹⁰ ! » À trop chercher dans le canon littéraire des images du revanchisme contemporain, certains valorisent et parfois forgent des figures d'écrivains combattants au-delà de ce que peuvent soutenir les textes. Plus courantes et plus attendues, les lectures moralisantes contribuent cependant aussi à la mise au pas de la littérature, bien qu'en favorisant un répertoire plus ancien.

Exemplarité morale et cohésion nationale

À l'heure de la scolarité obligatoire, la littérature reste sous la surveillance étroite d'une critique qui confère une très grande responsabilité à l'écrivain (et peu d'autonomie au lecteur) et traque les « mauvais maîtres¹¹ » ou les « mauvais enchanteurs¹² ». La littérature est vue au prisme du culte de l'énergie nationale et les écrivains sont célébrés pour la moralité de leur enseignement, pour leur exemplarité personnelle, ou pour leur capacité à insuffler à la communauté nationale une nouvelle vigueur. Le XVII^e siècle est à l'honneur dans l'exaltation de ce « catéchisme laïc¹³ », selon les termes de Sully Prudhomme dans son éloge de La Fontaine. À Corneille est prêté un rôle « conseiller de l'honneur » dans les « grandes journées », les « grandes décisions », les « grandes fièvres » et les « grands devoirs »¹⁴. L'un et l'autre sont vus comme des bienfaiteurs de la nation pour leur rôle auprès des « enfants du sol gaulois » et des « têtes blondes¹⁵ ». Jules Claretie fait d'ailleurs de cet argument du bon maître le centre de ses éloges.

Lorsque les textes semblent se prêter moins bien à la lecture didactique, c'est la personnalité des écrivains qui est érigée en modèle. Les gloires les plus récentes, celles mêmes qui ne doivent rien à une lecture moralisante, sont ainsi susceptibles d'être célébrées selon cette perspective hétéronome. Marceline Desbordes-Valmore, Ernest Renan ou Victor de Laprade sont portées aux nues pour cette raison par les académiciens de tous bords. Anatole France reprenant Sainte-Beuve fait de Desbordes-Valmore « l'âme féminine la plus pleine de courage, de tendresse et de miséricorde¹⁶ » et présente Renan en Christ de la science, dont il loue la « simplicité parfaite¹⁷ ». François Coppée, pour sa part, se charge de l'éloge de Victor de Laprade, « homme de tradition et de fidélité¹⁸... »

⁹ *Ibid.*

¹⁰ François Coppée, « Inauguration de la statue d'Alfred de Musset, à Paris », 1906, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-de-la-statue-dalfred-de-musset-paris>.

¹¹ Jean Carrère, *Les Mauvais Maîtres. Rousseau. Chateaubriand. Balzac, Stendhal. George Sand. Musset Baudelaire. Flaubert. Verlaine. Zola* [1902], Paris, Plon-Nourrit, 1922.

¹² Charles Maurras, « Au flanc d'une colline », *Revue encyclopédique Larousse*, 15 septembre 1895, repris en préface à *L'Étang de Berre* [1915], Honoré Champion, 1920, p. IX.

¹³ Sully Prudhomme, « Inauguration de la statue de La Fontaine, à Paris », 1891, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-de-la-statue-de-la-fontaine-paris>.

¹⁴ Jules Claretie, « Inauguration du monument élevé à Pierre Corneille, à Paris », 1906, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-pierre-corneille-paris-0>.

¹⁵ Sully Prudhomme, discours cité.

¹⁶ Jules Claretie, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Corneille à Paris », 1906, discours cité.

¹⁷ Anatole France, « Discours prononcé à Douai le 13 juillet 1896 à l'inauguration du monument de Marceline Desbordes-Valmore », Fac-similé photographique du manuscrit autographe provenant des collections Robert de Montesquiou et Marcel Bénard, appartenant aujourd'hui à Harry Glemby, de New-York, éd. Seymour de Ricci, 1925, f^o 19.

¹⁸ Anatole France, *Discours prononcé à l'inauguration de la statue d'Ernest Renan à Tréguier*, Paris, Calmann-Lévy, 1903 (p. 1-44).

¹⁹ François Coppée, « Inauguration de la statue de Victor de Laprade, à Montbrison », 1888, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-de-la-statue-de-victor-laprade-montbrison>.

Enfin, selon une conception un peu moins directe de l'influence de la littérature, les écrivains sont loués pour leur capacité à inspirer un sentiment optimiste, conquérant ou communautaire susceptible de soutenir un effort national. C'est ainsi qu'Alexandre Dumas apparaît, en 1884, comme un « bon enchanteur²⁰ », et que Jules Verne est présenté comme un « professeur d'énergie²¹ », donnant le goût des voyages nécessaires à la colonisation²². Cette capacité de la fiction à moraliser par l'enchantement prend souvent, après la défaite, l'aspect de la *consolation*. Le terme est employé pour repousser l'image d'une littérature qui *amuse*. Il ne s'agit pas de divertir mais de soigner. Jules Claretie donne à cette notion empruntée à Victor Hugo un rôle central dans ses éloges. Dumas²³, Jean-François Regnard²⁴, Jules Verne²⁵, Henri de Bornier et Guillaume Etienne²⁶ sont célébrés pour leur capacité à consoler. Ce n'est cependant pas la consolation individuelle ou la pratique de la lecture d'évasion qui est ici en jeu, mais une consolation collective par la mise en scène de la communauté nationale victorieuse ou conquérante.

Il faut distinguer cette recherche de l'exemplarité, qui suppose une influence de la littérature sur la santé morale du lecteur, de la capacité de la littérature à représenter un idéal national, ou à émouvoir. Dans ces deux derniers cas, c'est la maîtrise de l'instrument littéraire qui est mise en avant. Tout au moins son effet est-il pensé de manière moins mécanique.

Une incarnation de la nation ?

Si la littérature n'est pas toujours directement vue comme mode d'action durant cette période de mobilisation des arts, elle est aussi valorisée en tant que mode de conservation d'un esprit national que l'écrivain est parvenu à saisir. Cette incarnation est souvent décrite comme un enfantement ; l'écrivain est fils de France, et fils méritant, ou comme un transfert d'âme : les grands hommes « ont l'âme du pays²⁷ ». Ainsi, « malgré ses importations grecques et latines, et ses imitations de l'italien », Ronsard serait un écrivain profondément gaulois²⁸ », tandis que La Fontaine incarnerait le « génie de la nation même²⁹ ». Cette incarnation tient entre autres à la capacité de l'écrivain à perfectionner l'outil linguistique qu'il a reçu en naissant sur le sol français : Ronsard est ainsi un « maître verrier tirant des éléments du langage en fusion une foule de vases aux formes harmonieuses³⁰ » et Sully Prudhomme a « étendu le champ de la poésie française³¹ ». On trouve encore ce type d'éloges sous la plume

²⁰ Albert Kaempfen, dans Adolphe de Leuven, *Le monument de Alexandre Dumas, œuvre de Gustave Doré : discours prononcés devant le monument le jour de l'inauguration, poésies récitées le même jour* ; préface de M. Alexandre Dumas fils, Paris, Jouaust, 1884, p. 16.

²¹ Voir Jules Claretie, *Discours d'inauguration du monument à Jules Verne*, 9 mai 1909, reproduit dans *Mémoires de l'Académie des sciences, agriculture, commerce, belles-lettres et arts du département de la Somme*, 1909, p. 333-352. Le critique y évoque la « leçon d'énergie » (p. 341) qui se dégage à lecture de l'œuvre et fait des personnages de Jules Verne des « professeurs d'énergie » (p. 347). L'expression se trouve aussi dans *Le Petit Journal* : Frédéric Boutet, « L'influence de Jules Verne », *Le Petit Journal*, 7 mai 1909, p. 1. Pour une analyse des commémorations Verne en ce sens, voir Mathilde Labbé, « Ancrage local et concurrence commémorative : le cas de Jules Verne (1905-2005) », *Centenaires, jubilés, commémorations*, Atelier du XIX^e siècle de la SERD, dir. Marie-Clémence Régnier, 2019, en ligne. Accès : <https://f.hypotheses.org/wp-content/blogs.dir/3676/files/2019/03/Labbe.pdf>

²² Voir Frédéric Boutet, article cité.

²³ Jules Claretie, dans Adolphe de Leuven, *Le monument de Alexandre Dumas, œuvre de Gustave Doré : discours prononcés devant le monument le jour de l'inauguration, poésies récitées le même jour* ; préface de M. Alexandre Dumas fils, Paris, Jouaust, 1884, p. 18.

²⁴ Jules Claretie, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Jean-François Regnard, à Dourdan », 1909, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-jean-francois-regnard-dourdan>.

²⁵ Jules Claretie, *Discours d'inauguration du monument à Jules Verne*, *op. cit.*, p. 345.

²⁶ Jules Claretie, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Charles Guillaume Étienne, à Chamouilley », 1913, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-charles-guillaume-etienne-chamouilley>.

²⁷ Jean Richepin, dans Adolphe de Leuven, *Le monument de Alexandre Dumas, œuvre de Gustave Doré : discours prononcés devant le monument le jour de l'inauguration, poésies récitées le même jour* ; préface de M. Alexandre Dumas fils, Paris, Jouaust, 1884, p. 28.

²⁸ Auguste Barbier, discours cité.

²⁹ Sully Prudhomme, discours cité.

³⁰ Auguste Barbier, discours cité.

³¹ Jean Aicard, « Inauguration du monument de Sully Prudhomme, à Lyon », 1914, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-de-sully-prudhomme-lyon>.

d'Académiciens de l'entre-deux guerres : pour André Chaumeix, en 1931, Guez de Balzac est le « fondateur de la prose classique de notre pays » et, à ce titre « appartient à l'histoire de l'esprit national ». « Il s'est mis au service de la langue française » et peut être considéré comme « un héros de « l'Empire des mots » qui, « du fond de sa Province, [...] a gouverné son temps par la seule excellence de son art³² ».

Il arrive cependant que l'argument de la représentativité soit mobilisé dans le cadre d'un éloge en demi-teinte, terni par une certaine réticence à la commémoration. L'éloge de Marmontel par Gaston Boissier, en 1889, distingue les écrivains dont la figure se détache de ceux qui sont, comme lui, « le miroir fidèle d'une époque » à défaut de compter « parmi les trois ou quatre grands écrivains dont la figure se détache et ressort dans la brume d'un siècle évanoui³³. » Emile Faguet, de même, fait d'André Theuriet un éloge sous le signe de la modération³⁴.

Du poète français par excellence à la médiocrité heureuse d'un style qui représenterait un esprit national de tempérance, les contours de cette fonction de symbolisation peuvent sembler flous, mais son emploi, très fréquent, indique que le rôle le plus consensuel de la littérature se joue en dehors des frontières du pays, sur une scène idéale, supposée internationale, dans un cadre très éloigné des débats esthétiques et politiques réels sur ce que la littérature fait à ses lecteurs. Par ailleurs, cette conception essentialiste de la littérature comme conservatoire d'une identité nationale, celle qui a court dans les élections académiques également, constitue une valorisation hétéronome des œuvres. Rares sont en effet les discours d'inauguration qui justifient l'entrée de l'écrivain dans le canon national par une représentation de la littérature comme pratique autonome.

Narration auctoriale et plaisir de lire

Et pourtant, malgré la force de la conception utilitariste de la littérature, apparaît parfois dans ces éloges la volonté de glorifier la littérature pour elle-même, et de rendre hommage à l'auteur pour sa capacité à émouvoir. Cette relative autonomie se dit à travers la place donnée au plaisir de la lecture, même si celui-ci est généralement réservé à une littérature inoffensive destinée au jeune âge. L'amusement apparaît alors comme un but honorable, même s'il est parfois combiné à la revendication identitaire : Jules Lemaître se félicite ainsi que la comtesse de Ségur, « fille de l'homme qui affama nos soldats de 1812 », soit « l'amuseuse charmante de leurs petits-fils et de leurs petits neveux, et qu'elle les nourri[sse], à travers ses contes, de ce qui fut l'esprit, la raison et la douceur de France³⁵ ». L'éloge de Bernardin de Saint-Pierre, en 1907, présente son roman comme « le plus touchant bréviaire de la jeunesse, de l'amour et du malheur³⁶ » et en fait l'éloge pour sa capacité à « arracher des larmes » à tous et toutes « depuis la reine Marie-Antoinette jusqu'aux filles du peuple. » Le plaisir de la lecture, même affranchi d'une visée morale, devient outil d'unité politique. C'est encore le plaisir de lire qui est invoqué pour justifier la souscription publique en faveur d'un hommage à Jules Verne, en 1906. Les lycéens de Nantes adressent ainsi à leur camarades de toute la France un appel aux dons, arguant qu'« il est juste que ceux qui ont le plus aimé et admiré un homme lui rendent autant qu'ils ont reçu de lui³⁷ ». S'il ne constitue

³² André Chaumeix, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Guez de Balzac, à Angoulême », 1931, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-guez-de-balzac-angouleme>.

³³ Gaston Boissier, « Inauguration du monument de Marmontel, à Saint-Aubin-sur-Gaillon », 1899, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-de-marmontel-saint-aubin-sur-gaillon>.

³⁴ Émile Faguet, « Inauguration du monument élevé à la mémoire d'André Theuriet, à Bourg-la-Reine », 1913, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-dandre-theuriet-bourg-la-reine>.

³⁵ Jules Lemaître, « La Comtesse de Ségur » [discours prononcé le 19 juin 1910 lors de l'inauguration du Monument de Madame de Ségur élevé au Jardin du Luxembourg par le sculpteur Jean Boucher], dans *Les Contemporains. Études et portraits littéraires*, Paris, Boivin et C^e, 1934 p. 206.

³⁶ Melchior de Vogüé, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre, à Paris », 1907, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-bernardin-de-saint-pierre-paris>.

³⁷ Souscription lancée par les lycéens de Nantes, 25 octobre 1905, citée dans Charles Lemire, *Jules Verne, 1828-1905 : l'homme, l'écrivain, le voyageur, le citoyen, son œuvre, sa mémoire, ses monuments*, Paris, Berger-Levrault, 1908, p. 167-168.

pas un argument suffisant, la mention du plaisir désintéressé du texte est remarquable dans ce cadre dominé par des hommages beaucoup plus politiques.

1920-1958 : une utilité singulière de l'écrivain

L'impact de la défaite de Sedan et du revanchisme fin de siècle sur les rapports entre champ littéraire et champ politique tend à s'atténuer après 1918 et laisse place, dans l'entre-deux guerres, à l'élaboration d'une relation moins prédatrice, signe d'un nouveau regard sur ceux que l'on appelle depuis Zola les *intellectuels*. Une place plus grande est faite au travail littéraire envisagé pour lui-même, à l'excellence de l'écrivain dans son art, même si cette utilité singulière en reste parfois à la fonction ornementale. Dans la conception des monuments, on note la persistance de représentations majoritairement réalistes, mais le modèle de l'écrivain en majesté accompagné d'une ou plusieurs muses et des symboles de la gloire laisse place à des monuments plus sobres, stèles, médaillons ou statues plus stylisés, dans lesquels la figure auctoriale se fait elle-même allégorie. Le *Balzac* de Rodin, à cette époque, est devenu une représentation tout à fait acceptable, alors qu'il faisait scandale à l'époque de sa création.

Un héroïsme de la beauté

L'idéal des belles-lettres refait surface dans la première moitié du XX^e siècle sous la forme d'un héroïsme de la beauté. Après René Bazin, qui célèbre Honoré d'Urfé pour le « service » rendu au pays par son influence sur le goût des arts³⁸, Jean Richepin ou Paul Valéry illustrent particulièrement bien cette idée d'un service rendu à la nation dans le domaine esthétique par leurs éloges respectifs de José Maria de Heredia et Émile Verhaeren. Pour Richepin, les poètes sont « utiles » au sens où « ils sont [...] l'âme même d'une bonne République » parce qu'« ils y entretiennent le culte et le fanatisme de la beauté³⁹ ». Dans son discours d'inauguration de la statue de Verhaeren à Paris, Valéry fait d'abord l'éloge du poète pur, avant de s'attacher au rôle fédérateur joué par ce pacifiste en exil durant l'occupation de la Belgique et à la manière dont l'histoire a fait de *l'homme superflu* un *homme nécessaire* :

« La guerre éclate ; et voici que les événements formidables viennent grandir encore le grand poète, et lui conférer le suprême honneur, — ou, plus exactement, l'investir de la suprême fonction que puisse exercer un poète.

Dans le cours ordinaire des choses, un poète, même illustre, n'est qu'un ornement de sa nation. [...]

Mais il est arrivé quelquefois qu'un peuple accablé par l'infortune, atteint dans ses foyers, privé de son indépendance, et sentant l'extrême danger de perdre son être national, découvre dans le poète, dans *l'homme superflu* qui naguère a chanté ses coutumes et ses traditions, qui a exalté et représenté, illustré et immortalisé son pays, *l'homme nécessaire*, l'homme dont l'œuvre lui sera le symbole de son existence et la messagère de ses espoirs. [...]

C'est une carrière magnifique et en quelque sorte *totale*, que celle de cet homme à qui la souffrance, l'énergie, la puissance lyrique, l'amour profond des hommes ont un jour valu, à lui le plus humain, d'être un héros de sa nation, et dont la gloire de créer connut enfin la gloire de servir »⁴⁰.

Le culte de l'écrivain comme grand homme perdure dans ces lignes, mais son héroïsme n'est ni celui du poète épique, ni celui de l'écrivain nationaliste : Valéry envisage un héroïsme proprement littéraire de celui qui « qui possède enfin le domaine de sa liberté propre et son royaume essentiel » et qui devient, par l'excellence de son œuvre – certes à travers des

³⁸ René Bazin, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Honoré d'Urfé, à Virieu-le-Grand », 1908, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-honore-durfe-virieu-le-grand>.

³⁹ Jean Richepin, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de José-Maria de Heredia, à Paris (Jardin du Luxembourg) », 1925, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-jose-maria-de-heredia-paris-jardin-du-luxembourg>

⁴⁰ Paul Valéry, « Inauguration du monument élevé à la mémoire d'Émile Verhaeren, à Paris (jardin de l'église Saint-Séverin) », 1927, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-demile-verhaeren-paris-jardin-de-leglise-saint-severin>.

poèmes pacifistes – héraut de tout un peuple.

Ancrage de la littérature et régionalisme

Durant cette période persiste aussi la valorisation d'une tendance régionaliste héritée du XIX^e siècle. A l'inverse du phénomène de légitimation d'un écrivain par sa capacité à incarner l'esprit national, il s'agit ici d'une transformation de l'image de la petite patrie par l'œuvre du grand écrivain. Anatole Le Braz et Charles Le Goffic sont ainsi célébrés, au moment de l'inauguration de leurs monuments respectifs à Saint-Brieuc en 1932 et Lannion en 1935, comme les conservateurs d'un folklore, comme des écrivains du pays natal. L'un est loué pour avoir chanté sa « petite patrie en train de donner son sang à la grande⁴¹ », de l'autre, on rappelle l'« amour de la petite patrie qui lui inspirait son culte de bon Français pour la grande⁴² ». La narration de l'exil parisien et du retour au pays natal joue un rôle de premier plan dans les éloges consacrés à ces écrivains ; les monuments sont d'ailleurs souvent commandés ou réclamés par des académies ou des cercles locaux – comme les Bleus de Bretagne, dans le cas de Le Goffic. Cette tendance des éloges académiques au régionalisme, d'ailleurs, n'est ni neuve ni passagère, et elle perdure durant la V^e République, malgré des tentatives sensibles pour renouveler l'hommage aux grands hommes et plus particulièrement aux écrivains. Dans son discours en l'honneur d'André Maurois, en 1969, Maurice Druon souligne ainsi le lien au territoire (« André Maurois, pendant quarante années et plus, a honoré le Périgord ; le Périgord aujourd'hui et pour l'avenir, honore André Maurois. L'esprit est satisfait⁴³ ») avant de faire l'inventaire de l'œuvre en filant une métaphore paysagère. Dans son éloge de Henri Pourrat, à l'occasion de l'inauguration de sa statue à Ambert, Jean Guilton, de même, fait la part belle au régionalisme : « L'Académie sait trop que la France n'est pas un hexagone solitaire, mais une constellation d'étoiles. Elle souhaite que chaque province ait son chantre, son évocateur⁴⁴. »

Ces figures d'écrivains revendiqués par les marges comme héros de la petite patrie, parfois ermites, héritent de la figure de l'exilé -- Hugo à Guernesey, ou Guez de Balzac⁴⁵ se retirant de la cour de Louis XIV – et les narrations auctoriales correspondantes jouent un rôle tout particulier dans le développement du tourisme littéraire. Les figures de George Sand et de Thomas Hardy par exemple, identifiés dès le XIX^e siècle comme des écrivains régionalistes, ont ainsi contribué au développement de pratiques touristiques motivées par la littérature grâce à la multiplication de guides spécialisés⁴⁶. Inversement, un certain nombre de monuments littéraires renvoient au paysage au sein duquel ils sont placés par le choix d'une citation *ad hoc*. C'est le cas par exemple du monument consacré à Anna de Noailles placé face au Lac Léman : « Étranger qui viendras, lorsque je serai morte, / contempler mon lac genevois, / laisse, que ma ferveur des à présent t'exhorte, / à bien aimer ce que je vois ». Un exemple moins monumental et moins situé de ce type d'usage de la littérature est visible près des serres d'Auteuil à Paris, dans un *Jardin des poètes* parsemé de plaques portant quelques vers sur la nature (1954). Dans ces derniers cas, c'est le monument lui-même qui produit une narration auctoriale au profit d'un éloge du territoire.

⁴¹ Georges Collas, « Discours prononcé à l'inauguration du monument d'Anatole Le Braz, au lycée de Saint-Brieuc, le 13 juin 1932 », *Annales de Bretagne*, t. 40, n° 2, 1932, p. 357.

⁴² Georges Lecomte, « Inauguration du monument élevé à la mémoire de Charles Le Goffic, à Lannion », 1935, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-eleve-la-memoire-de-charles-le-goffic-lannion>.

⁴³ Maurice Druon, « Inauguration du monument André Maurois, à Périgueux », 1969, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/discours-pour-linauguration-du-monument-andre-maurois-perigueux>.

⁴⁴ Jean Guilton, « Discours prononcé à l'occasion de l'inauguration d'un monument à la mémoire d'Henri Pourrat, à Ambert », 1975, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/discours-prononce-loccasion-de-linauguration-dun-monument-la-memoire-dhenri-pourrat-ambert>.

⁴⁵ Voir André Chaumeix, discours cité.

⁴⁶ Voir à ce sujet les travaux de Thomas Williams, et en particulier, « Lieux de pèlerinage et paysages littéraires : l'essor du tourisme littéraire en Grande Bretagne et en France (1880-1930), conférence prononcée dans le cadre du séminaire « [Tourisme et commémoration littéraires](#) » du projet *La littérature dans l'espace public*, Université de Nantes, 9 mai 2019.

1958-2000 : la possibilité d'une interprétation

Sans séparer trop abruptement deux moments de cette histoire des monuments littéraires qui n'a rien de clairement rythmé, il est possible de dégager une spécificité du second XX^e. Il convient également de ne pas exagérer les effets de l'histoire littéraire et de l'histoire critique sur l'évolution de la présence des écrivains dans l'espace public. Néanmoins, s'il fallait caractériser ce troisième temps du rapport entre narrations auctoriales et mise en scène des territoires, on pourrait, en analysant la place prise par le texte dans les lieux de mémoire littéraire, constater la dilution relative de l'ancrage local des écrivains – ce qui laisse la place à la possibilité d'une interprétation proprement littéraire des textes.

Biographies d'œuvres

Cette nouvelle autonomie de la représentation des auteurs par rapport à la sphère sociale et politique se dit d'abord à travers la reconnaissance d'une histoire des œuvres, qui ne sont pas vues uniquement comme une ressource dans laquelle puiser l'éloge de la nation ou un récit exemplaire, mais comme l'aboutissement d'un processus créatif libre, qui prend également le pas sur la biographie de l'écrivain. Ainsi, l'histoire du pays et celle de l'homme laissent une place (et non toute la place) à une biographie de l'œuvre. On peut ainsi constater, à partir du tournant des années 1950, des recours fréquents à la mise en scène de l'écriture dans les discours inauguraux ; ainsi du récit de la maturation de *La Colline inspirée* dans un discours destiné à l'inauguration du monument Barrès à Charmes.

« C'était une idée chère à Barrès, et qui revenait souvent dans sa conversation qu'il ne faisait pas les choses, que les choses se faisaient en lui. Dans le travail mystérieux de création poétique qui s'accomplissait ainsi à son insu au plus profond de lui-même, les Baillard s'intégraient lentement à la colline, comme des peupliers, le petit bois de chênes qui la couronne, la table d'orientation, les dentellières de Vaudémont, les ruines du château. Mais ils ne cessaient pas pour cela de lui apparaître des individus vulgaires et baroques qui ne méritaient pas qu'on s'intéressât autrement à eux. Et si d'aventure je me hasardais à lui dire qu'à mon goût leur sombre destinée offrait un thème magnifique à son imagination, il semblait peu disposé à le croire bien que, tout au fond de lui-même, j'imagine qu'il commençait de le penser aussi⁷⁷ ».

Cette perspective se distingue nettement de l'image que d'autres discours projetaient de Barrès lors de l'inauguration du monument de Sion-Vaudémont, événement national mobilisant tout le répertoire patriotique. À Charmes, Barrès est d'abord célébré comme écrivain et non seulement comme patriote.

Cette reconnaissance d'une histoire de l'œuvre et de sa maturation s'accompagne de la reconnaissance d'une histoire littéraire indépendante de l'histoire nationale, et de sa représentation dans les monuments littéraires et les discours qui les accompagnent. Pour Jacques Chastenet, qui se charge de l'éloge de Louis Barthou au moment de l'inauguration de son monument en 1963⁷⁸, tout comme pour Jules Romains dans son discours inaugurant le nouvel emplacement parisien du monument Victor Hugo en 1964⁷⁹, la place (marginale ou centrale) de l'écrivain dans l'histoire littéraire devient un passage obligé de la narration auctoriale, et il faut remarquer qu'elle ne se réduit pas à l'énumération d'une filiation, ou à la déclaration d'une absolue nouveauté. Louis Barthou est présenté comme un homme de lettres touche à tout, collectionneur, historien et biographe, et sa contribution à l'histoire littéraire (par la biographie amoureuse de Victor Hugo) est nettement située, sans exagération de son poids ni minimisation de sa pratique. Le discours de Jules Romains sur Victor Hugo reprend minutieusement l'histoire de la réception de son œuvre et s'engage dans des considérations proprement littéraires dont beaucoup d'éloges de Victor Hugo ont, avant lui, fait l'économie. Certains monuments commémoratifs portent dans leur conception même cette volonté de

⁷⁷ Jérôme Tharaud, « Inauguration du monument de Maurice Barrès, à Charmes », 1952, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-monument-de-maurice-barres-charmes>.

⁷⁸ Jacques Chastenet, « Discours prononcé lors de l'inauguration d'une effigie de Louis Barthou, à Pau », 1971, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/discours-prononce-lors-de-l-inauguration-dune-effigie-de-louis-barthou-pau>.

⁷⁹ Jules Romains, « Inauguration du nouveau monument Victor Hugo, à Paris », 1964, *Académie française* (en ligne). Accès : <http://www.academie-francaise.fr/inauguration-du-nouveau-monument-victor-hugo-paris>.

rendre hommage au créateur pour sa création, sans mythification. C'est le cas par exemple du *Breton dixit, Actéon fecit* de Jean-Michel Alberola, en 1986³⁰. Hommage au surréalisme et non à la personne de Breton, ce monument tente de rendre sensible le processus créatif et intègre des motifs de l'œuvre plutôt qu'il ne représente l'auteur. La commande de Jack Lang mentionne clairement la nécessité d'un hommage au mouvement surréaliste, entendu comme reconnaissance d'une dette esthétique, et la volonté d'éviter un monument d'hommage à la personne de Breton³¹. Ce dernier monument appartient de fait à une série d'hommages commandés par Jack Lang à partir des années 1980, et dans laquelle se dessine une préférence pour l'abstrait, pour l'œuvre, pour le texte, en même temps qu'un rejet de l'hommage à l'homme exemplaire pratiqué par la IIIe République.

Monument interprétatif et anti-biographisme

Les deux dernières décennies du XX^e siècle sont ainsi marquées par un certain anti-biographisme, écho au dogme de la *mort de l'auteur*, et par une inversion du rapport entre le portrait et le texte dans la conception des monuments. C'est en ce sens que l'on peut parler de monuments interprétatifs, en écho également au tournant que l'on peut voir s'opérer dans la conception des maisons d'écrivains, que certains entendent transformer en lieux d'interprétation³² par une mise à distance de la narration biographique. Les monuments commandés au sculpteur Ipousteguy³³, en particulier, rencontrent un accueil contrasté précisément parce qu'ils interprètent le texte, entrent dans l'œuvre et lui répondent plutôt qu'ils ne livrent un portrait de l'auteur. C'est le texte qui façonne la représentation et non l'homme ou, en l'espèce, la femme.

D'autres modes de présence du texte se font jour dans les monuments conçus à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècles. Ainsi de la représentation des personnages de préférence à leur créateur : à Nantes, Michel Ardan par Jacques Raoult, et le Capitaine Nemo par Elisabeth Cibot, statues respectivement érigées en 1981 et 2005. On assiste aussi à une multiplication des inscriptions : l'hommage de Bertrand Lavier à Frédéric Dard, *Objet-Dard*³⁴, tourne en dérision la pratique qui consistait à inscrire les œuvres majeures sur le piédestal d'une statue en magnifiant ce piédestal, qui comporte tous les titres du romancier, et en supprimant la statue. La monumentalisation des manuscrits et du livre est une autre de ces évolutions : trois états de *Nocturne* de Saint-John Perse sur de monumentales feuilles de bronze se dressent ainsi au détour d'une allée du Jardin des Plantes de Paris³⁵, tandis que François Mauriac se tient debout auprès d'un livre percé d'une croix aussi grand que lui sur la place Alphonse Delville du 6^e arrondissement³⁶. D'une manière générale, les hommages aux écrivains se font plus abstraits et, lorsque la sculpture reste figurative, c'est l'attitude de l'écrivain qui marque la distance avec la statuaire de majesté : les portraits de Victor Hugo regardant sa montre, par Ousmane Snow, et de Sartre esquissant un pas, par Roseline Granet, n'étaient leur taille, pourraient presque se fondre dans la foule des passants³⁷.

Conclusion

Dominées par une forte hétéronomie jusque dans l'entre-deux guerre, les cérémonies commémorant des écrivains évoluent, après la Seconde Guerre mondiale, tout comme leurs

³⁰ Jean-Michel Alberola, *Breton dixit Actéon fecit*, bronze, 450x100 cm, 1986, Marseille, musée d'art contemporain.

³¹ Jack Lang à Jean Chuster, Paris, le 11 octobre 1985, dossier documentaire du CNAP.

³² Voir Jean-Paul Dekiss, « La maison d'un écrivain, utopie ou enjeu de société », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 2009/4 Vol. 109, p. 783-795.

³³ Ipousteguy, *L'Homme aux semelles devant*, bronze, 150x200x400 cm, 1985, Paris, Musée de la sculpture en plein air ; Ipousteguy, *La Belle Cordière*, bronze, 350 cm, 1982, Lyon, place Louis Pradel.

³⁴ Bertrand Lavier, *Objet-Dard*, gravure sur granit vert d'Afrique du Sud, peinture rose, 212x60x525 cm, 2003, Bourgoin-Jallieu, Parc de la médiathèque.

³⁵ Patrice Alexandre, *Hommage à Saint-John Perse*, bronze patiné, 270x30x126 cm, 1989, Paris, Jardin des Plantes.

³⁶ Haim Kern, *Hommage à François Mauriac*, bronze patiné, 1988, Paris, place Alphonse Delville.

³⁷ Ousmane Snow, *Victor Hugo*, bronze, 230 cm, 2002, Besançon, Esplanade des Droits de l'homme ; Roseline Granet, *Hommage à Jean-Paul Sartre*, 1987, Paris, Bibliothèque nationale.

représentations publiques, vers une plus grande sensibilité au texte et à la spécificité de ces figures de grands hommes ou de grandes femmes. Cette métamorphose de la figure de l'écrivain ne procède pas seulement d'une évolution de la représentation des grandes hommes mais aussi d'une modification du rôle que peut jouer la littérature dans l'espace public aux yeux des artistes, des spectateurs et des institutions culturelles. Ainsi, c'est l'évolution de l'idée même de littérature qui est ici rendue sensible – et renforcée. Alors qu'à la fin du XIX^e siècle, l'écrivain apparaissait en majesté, juché sur la somme de ses œuvres inscrites dans la pierre, il prend à la fin du XX^e siècle la forme d'une silhouette parfois revêtue du costume de ses personnages, s'effaçant en somme derrière sa création dont le potentiel de fascination est bien plus fort que celui de sa personne.

Conséquemment, les narrations auctoriales, dans les discours commémoratifs, se doublent de narrations de la création, voire de dialogues plus étroits avec l'œuvre. Le rapport au territoire s'en trouve également transformé, dans la mesure où l'éloge traditionnel de l'appartenance de l'écrivain-e au terroir et/ou à la patrie devient moins déterminant que la capacité de l'œuvre à provoquer l'enthousiasme et à favoriser l'imagination. La mise en scène du grand écrivain pourrait sembler s'être affranchie de la mise en scène des territoires et de la mise en œuvre de la politique éducative.

Ce serait oublier que le XXI^e siècle continue à produire et à honorer ses grands hommes au nom de la nation et du peuple par la commande publique et des souscriptions locales ou plus vastes. La transformation de l'image de l'écrivain ne tient peut-être pas tant à une hypothétique autonomie de la littérature par rapport au champ politique qu'à une stratégie de (re)familiarisation du public avec les œuvres, à l'heure du paradigme de la démocratisation culturelle – puis du constat de ses limites.